

# L'individu ingouvernable

L'époque est à la fête. Juive. Fêter l'année nouvelle, 5775<sup>ème</sup> du genre, se pardonner et pardonner aux autres. Je lis *L'individu ingouvernable* dans ce calendrier-là. Et puis L'usage des corps d'Agamben. Je pense à l'œuvre, pénétrante et passionnée de Gori, livres après livres, comme autant de perles ou de grains d'un drôle de chapelet. Je me suis demandé un temps de quoi Roland Gori était le nom et j'en étais arrivé à cette assurance qu'il n'était rien d'autre que le nom d'une figure contemporaine de la révolte et de la passion. La révolte du côté d'Albert Camus, ainsi qualifiée dans *L'homme révolté* (Paris, Gallimard, 1951) : « Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. » La passion du côté de Descartes qui en trouvait la cause « dernière et plus prochaine », dans l'agitation des esprits. Et Dieu sait si Roland Gori est un agité de la pensée mais pas du genre de ces « singes de l'esprit » qui, pour les bouddhistes, d'il y a déjà plus de 2000 ans, frétilaient d'instabilité, de caprices, de fantaisies, d'inconstance et de confusion : mentors en *zapping* de pensées, gourous de la pollution idéique comme on en voit tant aujourd'hui, qui ont leurs idées sur tout, tout le temps, bruyant de toutes parts.

Peter Sloterdijk évoquait il y a quelques années la « léthargo-cratie » de nos dirigeants politiques, imprégnés de la sagesse de ne rien faire, dans une ère qui promeut la transformation de la politique en activité palliative, nos gouvernants n'exerçant plus qu'une fonction de premier secours quand l'accident et la crise priment : tous ces gestionnaires, technocrates, qui n'ont de rhétorique que celle du marché, des finances, de la norme et de l'évaluation, ont perdu l'art de dire, de parler, de « nous » dire, de « nous » parler. Comment refaire langue du coup, avec le commun, le fraternel, comment redonnez foi en ce « nous », et faire que chaque « je », - qui n'est ni l'individu narcissique triomphant, ni la pièce rapportée d'un vaste processus de normalisation des consciences et des comportements - chaque « je » se sente capable de s'engager, de reformer, de réinventer, l'Etat de droit ?

Vaste entreprise, à laquelle s'applique l'agitateur de pensées sus-désigné. Le verbe est choisi, car il y faut de l'application à cette besogne, du travail, la complexité ne se pense pas entre deux *drinks*. Travail de culture écrivait Freud, qui concerne tant le « je » que le « nous » : travailler à dépasser - étouffer ? - nos pulsions les plus humaines, agressives et chercher inlassablement des modalités de liaisons sociales assurant la cohésion de notre socle commun - famille, République,... Mais voilà, si la culture impose des sacrifices à ses participants, par le renoncement libidinal, narcissique et agressif exigé, elle a aussi le devoir de les dédommager. Et ce livre est un foutu dédommagement, qui nous exhorte à défricher ces terres du déshumain qui, pour citer Gori, pousse « sur les ruines de la singularité du sujet désavoué et sur l'espace politique anéanti ». Ce livre est une foutue revanche sur tous ces « je » d'ego, ces polémiques pseudo-intellos et tout ce tapage médiatique qui nous « embrune » l'esprit : « Le fait divers fait diversion » rappelait Bourdieu, il fait vendre aussi mais il n'en constitue pas moins le reflet des dérives de nos pauvres humanités. L'hominisation de « l'animal homme » comme disait le Freud de l'Homme Moïse, en 1939 serait-elle encore en cours ? Et sa socialisation ou son incorporation sociale tout autant ?

Roland Gori publie donc un essai et vous conviendrez rapidement que *L'Individu ingouvernable* n'est pas le genre d'ouvrage à faire beaucoup de bruit de papier pour rien. Le psychanalyste marseillais, professeur émérite de Psychopathologie clinique à l'Université d'Aix-Marseille (AMU), en une version moderne du laboureur de la fable, continue à tracer son sillon, avec application, imperturbable, persévérant, fidèle à lui-même et à sa pensée qu'il approfondit depuis plusieurs années et plusieurs ouvrages, dont on rappellera ici quelques-uns des titres qui à eux seuls ont l'art de dire : *Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ?* (LLL, 2014), *La Fabrique des imposteurs* (LLL,

2013), *La Dignité de penser* (LLL, 2011), *De quoi la psychanalyse est-elle le nom ?* (Denoël, 2010), *Exilés de l'intime. La médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique* (avec Marie-José Del Volgo, Denoël, 2008), *La santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence* (avec Marie-José Del Volgo, Denoël, 2005), *L'empire des coachs. Une nouvelle forme de contrôle social* (avec Pierre Le Coz, Albin Michel, 2006), *Logique des passions* (Flammarion, 2002). « Creusez, fouiller, bêchez ; ne laissez nulle place / Où la main ne passe et repasse » exhortait le laboureur : Gori fourrage avec effort, attention, long temps, ne laissant nulle place que déserte la pensée, virevoltant d'une humanité à l'autre, d'histoire en anthropologie, de politique en poésie, de psychanalyse en sociologie, de littérature en rhétorique.

« Le travail est un trésor » conclut la fable mais Gori pourrait prendre au mot de La Fontaine de 1668, tant on saisit dans ce livre - et tous les autres - la somme de culture et de « largeurs de vue » de son auteur. Le grand mérite de Gori est bien cette vigilance aux textes, aux auteurs, à l'Histoire avec une grande hache comme se plaisait à la nommer Pérec, à la transmission : nulle approximation, spéculation, quand Gori échafaude son projet, il creuse, fouille, bêche, dépiste et commente, ses sources sont toujours citées, précises, ses références organisées, distinctement, il critique, met en ordre, en un mot propose toujours une remarquable et très précieuse mise en forme et en pensée de son objet. Il en résulte toujours un schéma net et très rigoureux, au service d'une thèse claire et robuste qui souligne, vigoureusement - parce que Gori est aussi une langue, une écriture, féconde, riche, pleine d'élan et de fougue - la fécondité de tout acte de penser, que dans un précédent ouvrage l'auteur rapportait à la dignité et au statut même de notre humanité. Précisons, il ne s'agit pas seulement de transmettre comme un bagage fourre-tout un fonds commun d'informations, multiples, variées, sur l'histoire, la psychanalyse, l'individu et son « ingouvernabilité », il s'agit de fournir aux lecteurs les instruments de leur liberté d'esprit, de s'adonner avec eux à un dialogue fécond.

C'est un enjeu auquel toute l'œuvre de Roland Gori acquiesce foncièrement, offrant en outre un séduisant appel d'air frais dans les manœuvres polémiques actuelles, un efficace rappel des fondamentaux de nos humanités et une salutaire tentative de lire à rebours le monde qui nous entoure. A creuser inlassablement les sources du désarroi contemporain, Roland Gori nous propose ainsi dans ce nouvel ouvrage de nous intéresser à celui qu'il nomme l'individu ingouvernable, celui, vous, moi, nous, qui faisons parfois buter l'histoire, mettons bas les veaux d'or ou pis les glorifions. Mais cet individu, postule Gori, est aujourd'hui soumis à ce qu'il nomme des néofascismes, des technofascismes ou encore des théofascismes, comme autant de figurations morbides du néolibéralisme globalisé contemporain, à l'œuvre depuis l'époque moderne et plus précisément peut-être le XIX<sup>ème</sup> siècle. Paradoxe protesteriez-vous, la démocratie libérale nous ouvre les frontières, enrichit nos vies, nous protège des aléas de l'existence, nous donne voix et pouvoir... Pour Roland Gori, spéculer encore ainsi, c'est se comporter aujourd'hui comme le ravi des crèches provençales, qui lèverait les bras au ciel en signe d'émerveillement devant le miracle de cette société, plus encore cette civilisation, matérialiste, rationaliste et utilitariste. Gori nous propose rien de moins que de nous déprendre de cet avatar du fada, qui signifie littéralement « possédé par les fées », ici néolibérale, et de virer l'extase devant la religion du marché, qui nous met sous tutelle technico-financière, favorise des politiques sécuritaires, restreint le domaine de nos libertés au profit de notre capacité enfin reconquise « à conjuguer pluriel et singulier, tradition et modernité », en un mot à re-crée du commun, qui rappelle Gori revient à « instaurer de nouvelles conditions politiques du vivre-ensemble ». Dénialement salutaire, vous en conviendrez mais nous réveiller de cette « apathie libérale avancée » que dénonçait François Chatelet dans son ouvrage éponyme (*Le Seuil*, 2015), voilà encore matière à ce travail de culture qu'évoquait Freud, travail « impossible » mais oh combien nécessaire et indispensable à qui veut retrouver un brin de cohérence et de cohésion dans sa vie, si habilement « divisée » par les dispositifs monstrueux du pouvoir et le « nihilisme démocratique » dont traitait Mehdi Belhaj Kacem dans son *L'esprit du nihilisme* (Fayard,

2009)

Dans *L'usage des corps* (Le Seuil, 2015), le grand philosophe italien, poursuit lui aussi son œuvre considérable : ce dernier volume de son projet *Homo Sacer* commencé en 1995 et poursuivi durant 20 ans par toute une série d'ouvrages (*Etat d'exception, Le Règne et la Gloire, De la très haute pauvreté, ...*) traite encore du pouvoir souverain dans ses relations avec la vie, entendue comme vie politique et comme vie nue. Il y insiste sur « l'inappropriable », qui me paraît être en affinité avec l'ingouvernable de Gori, cet inappropriable, contraire à la machine turbocapitaliste qui fait inexorablement commerce des biens vitaux de la nature et des biens intimes de l'humain. Et comme Gori qui conclut son essai sur la nécessité de réinventer l'humanisme, il invite à « désactiver » la machinerie occidentale, à choisir comme projet politique le « désœuvrement », au sens de « désœuvrer », désactiver, rendre inopérant.

Lisez Gori et voyez sa voix, qui nous témoigne que tout n'est pas appropriable et que les individus ingouvernables d'aujourd'hui seront les êtres de demain. Heidegger, dans *Acheminement vers la parole* (Gallimard, 1976) écrit : « Alors, du mot, la pensée l'équilibrant en toute rigueur, il ne serait plus jamais permis de dire : il est - mais au contraire : il donne ; et cela non pas au sens où "il y a" des mots, mais où le mot même donne. Le mot : ce qui donne. Donne quoi ? Suivant l'expérience poétique et suivant la plus ancienne tradition de la pensée, le mot donne : l'être. » Merci à Roland Gori de nous donner les mots pour penser l'être...